



**M**

Voici plongée dans la chaleur moite du Congo. Je vois des agriculteurs noirs penchés sur une terre fertile, occupés à cultiver des plantes médicinales qui assureront leur avenir... C'est pourtant attablée à un café du marché Jean-Talon, à Montréal, qu'en ce mois d'août 2009 Carole Robert me raconte le courage et le labeur quotidien de ces Africains pour qui chaque jour représente une victoire sur le destin. Son récit est si imagé qu'il me transporte mentalement là-bas, au cœur de l'action.

Quelques jours plus tard, je me retrouve — pour de vrai, cette fois — en République démocratique du Congo (RDC), plus précisément dans la Réserve de la biosphère de Luki, située au sud-ouest du pays, en pleine forêt tropicale. Rien de tel qu'un séjour sur place pour mieux comprendre la mission de cette femme d'affaires en Afrique. «Son projet est excellent, ça ne fait aucun doute!» déclare d'emblée Laurent Nsenga, le représentant de WWF, une ONG internationale de protection de la biodiversité, présente dans la Réserve de Luki.

Le constat qu'il vient d'énoncer, je l'ai entendu des dizaines de fois depuis, aussi bien au Québec qu'en RDC. Manifestement, tout le monde est séduit par l'heureuse initiative de Carole Robert, une infirmière de formation et entrepreneure québécoise au grand cœur. Sa spécialité? Le commerce international sur fond de conscience sociale.

# Carole Robert

## Une entrepreneure porteuse de valeurs

**À 52 ANS, CETTE FEMME D'AFFAIRES À L'ESPRIT MISSIONNAIRE ÉCHAFAUDE EN AFRIQUE LE PROJET DE SA VIE. UN DÉFI À TRIPLE VOCATION: ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET ENVIRONNEMENTALE. POUR LE CONCRÉTISER, CAROLE ROBERT MISE SUR SA VASTE EXPÉRIENCE... ET SON REDOUTABLE POUVOIR DE PERSUASION.**





Ce concept prometteur, qui rallie à la fois l'humanisme, la raison et le porte-feuille, consiste à exploiter les plantes médicinales de la RDC... mais pas n'importe comment! On parle ici d'une exploitation intelligente, qui respecte la biodiversité et privilégie l'implication des gens du pays. Politiciens, entrepreneurs, participants et partenaires du projet, tous font consensus: Carole Robert a flairé une occasion d'affaires formidable et a imaginé un modèle d'entreprise qui séduit. «C'est ce qu'il nous fallait depuis longtemps», ajoute Célestin Pongombo, professeur en sciences de la santé à l'Université de Lubumbashi. Réussira-t-elle à mener son projet à terme? Chose certaine, il s'agit d'un défi monstre.

### Un défi qui a de quoi stimuler notre gestionnaire.

Quand cette bombe d'énergie originaire de Repentigny a débarqué dans la Réserve de la biosphère de Luki en quête d'un endroit où construire un centre de conditionnement pour les végétaux, la réaction des villageois n'a pas tardé. À la demande de Laurent Nsenga, ils lui ont rapporté de la forêt environnante une soixantaine de plantes médicinales.

«C'est en RDC que ces plantes-là sont les plus présentes, qu'elles poussent le plus vite et qu'elles contiennent le plus d'ingrédients actifs. En fait, les Congolais détiennent de l'or vert!» m'avait dit avec ferveur Carole Robert lors de notre première rencontre, juste avant mon départ là-bas.

Or, cette richesse naturelle reste encore inexploitée, la totale désorganisation du pays décourageant toute ambition de démarrer une entreprise, note cette grande femme aux yeux perçants. Pourtant, le marché mondial des plantes médicinales est prometteur.

Évalué à 84 milliards de dollars, il croît de 7 % par année, selon l'Organisation mondiale de la santé. À l'heure actuelle, l'Asie — notamment la Chine et l'Inde — domine à ce chapitre, suivie de l'Amérique latine. L'Afrique, pendant ce temps, se contente d'un maigre 7 % des recettes. Tout reste donc à faire sur le continent noir!

**«Les Africains doivent apprendre à créer leur propre richesse eux-mêmes. Cela dit, quelqu'un doit leur enseigner les règles du jeu des marchés.»**

CAROLE ROBERT

À l'échelle mondiale, trois géants de l'économie sont affamés de plantes médicinales: les industries agroalimentaires, cosmétiques et pharmaceutiques. De nos jours, on ne se nourrit plus de yogourt, mais de probiotiques! Les consommateurs veulent manger santé, et de plus en plus de producteurs alimentaires incorporent des extraits de plantes médicinales ou à haute teneur nutritive dans leurs produits. Et on observe la même tendance chez les fabricants de cosmétiques. «Chez nous, plus de 40 % des ingrédients sont issus des plantes et ce pourcentage ira en augmentant!» assure Francis Quinn, directeur du développement durable du Groupe L'Oréal, à Paris.

Au rayon de la pharmacie, toutefois, l'industrie est essoufflée. Après avoir fait le tour des molécules de synthèse (ces particules chimiques créées en

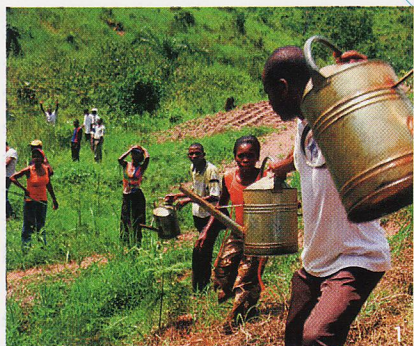
laboratoire), les réserves de nouveaux médicaments en phase d'essai clinique sont presque à sec, explique Carole Robert, autrefois consultante dans ce secteur. D'où viendront alors les médicaments du futur? Du monde végétal, affirme-t-elle: «Ce retour aux plantes n'en est qu'à ses débuts, mais il est inévitable.»

L'intérêt que porte l'entrepreneure futée à ce type de culture date du retour aux études qu'elle a effectué à 44 ans, en 2002. Pendant qu'elle poursuit sa maîtrise en administration des affaires à HEC Montréal, l'Organisation mondiale de la santé publie un guide des bonnes pratiques agricoles de production des plantes médicinales pour en contrôler la qualité. De son côté, la Banque mondiale produit une étude démontrant l'énorme potentiel du marché des plantes médicinales. Bref, tout cela converge! Carole Robert saute aussitôt sur l'occasion et profite de ses travaux scolaires pour élaborer la structure de ce qui allait devenir la Fondation BDA et PharmAfrican. Quoi? Deux entreprises?

«En fait, j'ai imaginé deux entreprises complémentaires: la Fondation BDA (Biotechnologie pour le développement durable en Afrique), sans but lucratif, et PharmAfrican, qui sera un jour, je l'espère, très lucrative», précise M<sup>me</sup> Robert. Depuis l'an dernier, la Fondation BDA prépare sa première cohorte d'agriculteurs congolais à la production de plantes médicinales, dans le respect de la biodiversité et des normes internationales de qualité. Une fois leur formation terminée, la Fondation les aidera à démarrer leur entreprise à l'aide d'un programme de microcrédit.

La deuxième compagnie, PharmAfrican, est une société privée qui deviendra cliente des entrepreneurs ▷





formés par la Fondation BDA; elle fabriquera et commercialisera des produits à base de plantes médicinales et nutritives cultivées en RDC. Apprendre aux Congolais à gérer une entreprise rentable et à créer des emplois dans leur communauté, voilà comment Carole Robert conçoit sa participation personnelle à l'aide internationale.



1 et 2. Après les cours théoriques, les futurs «écopreneurs» complètent leur formation sur le terrain, qu'ils préparent pour la culture des plantes médicinales qu'ils mettront ensuite en marché. 3. À Kinshasa, les étudiants de la Fondation BDA ont rendez-vous pour un atelier organisé à la mission des pères du Sacré-Cœur.

Aujourd'hui, sa façon de donner un sens à sa vie, c'est de participer à l'élaboration d'un nouveau pacte social. «Après les scandales financiers à la Enron, nous devons revoir nos modèles économiques. Les entreprises ne peuvent plus se contenter de servir les intérêts de leurs actionnaires, elles doivent faire de la place aux valeurs sociales.» Pour relever ce pari, Carole Robert joue de son audace et de ses 25 ans d'expérience. Car la dame en a vu d'autres! Après la chute du mur de Berlin, en 1989, et l'ouverture du marché de l'Europe de l'Est, elle est très vite devenue consultante pour ceux et celles qui voulaient y brasser des affaires. Sans plus tarder, elle a ouvert son bureau en Russie et a appris à baragouiner la langue du pays! Son succès là-bas lui a d'ailleurs valu, en 1997, le premier prix de l'Exportation remis par les gouvernements du Québec et du Canada. Elle a également présidé le conseil d'administration du Centre de commerce mondial de Montréal (de 1996 à 2002) et siégé au conseil de l'organisme Montréal International (de 1998 à 2003).

## Charité bien ordonnée commence par l'autonomie.

Carole Robert en est convaincue: l'aide traditionnelle basée sur la relation donneur-receveur ne marche pas. «En 2005, j'étais à New York pour le dévoilement du rapport sur les objectifs du Millénaire pour le développement, raconte-t-elle. Or, en cinq ans, la situation des pays pauvres a reculé. C'est pire qu'avant!» D'où son crédo: *Trade, not aid*. «Les Africains doivent apprendre à créer leur propre richesse eux-mêmes. Cela dit, quelqu'un doit leur enseigner les règles du jeu des marchés.» Elle a décidé qu'elle ferait partie de ceux-là. Plusieurs obstacles attendent toutefois cette Québécoise volontaire: trouver du financement pour assurer la formation des «écopreneurs» — le nom qu'elle donne aux entrepreneurs soucieux d'écologie — et

composer avec le manque d'infrastructure et la corruption en RDC. Mais aussi, et surtout, changer les mentalités, c'est-à-dire enseigner aux petits producteurs africains à compter sur leurs propres moyens. En d'autres mots, stopper leur réflexe de la main tendue... et les convaincre qu'ils peuvent réussir. «Il m'arrive d'être découragée, avoue-t-elle. Je me sens parfois dépassée par l'ampleur de l'objectif que je me suis fixé.» Pourquoi en effet se donner tant de mal, alors qu'elle aurait tout simplement pu exploiter les plantes médicinales pour son bénéfice personnel? La réponse se trouve sans doute dans son enfance: «À l'école primaire, les religieuses qui nous enseignaient nous parlaient souvent des missionnaires. Par la suite, j'ai lu l'histoire d'Albert Schweitzer. Tout ça fait partie de mon *background*.»





Cette citoyenne du monde a un autre atout de taille dans sa manche: sa force de persuasion. En l'écoutant parler, je me demande qui pourrait bien rester insensible à la passion qui l'anime quand elle explique ses ambitions. «Sa personnalité s'impose dans tous les milieux», assure le professeur José Okond'Ahoka, directeur du Programme national de promotion de la médecine traditionnelle et des plantes médicinales de la RDC. À preuve, Carole Robert a réussi à attirer au conseil de BDA des personnes aussi influentes que l'ancien premier ministre canadien Joe Clark et la scientifique Sue Wehner, présidente de Med-Script, pour qui «ce projet est une inspiration». On y trouve aussi le directeur général de Terre sans frontières, Robert Gonneville, et l'ex-ambassadeur du Canada en RDC, Réjean Frenette. Selon lui, «Carole appartient à cette race de monde qui fait avancer les choses».

Grâce à ces alliés bien branchés — et au travail efficace de Valérie Bouchard, la directrice des opérations et des partenariats —, la Fondation BDA a récolté 700 000 \$ dès sa première année de fonctionnement, en 2008, pour payer les professeurs et le matériel pédagogique. Principaux bailleurs de fonds: la Fondation Prince Albert II de Monaco, dédiée à la protection de l'environnement et au développement durable, et Lundin for Africa, la division philanthropique du groupe pétrolier et minier Lundin, basé à Vancouver. «Carole sait

vite reconnaître les forces de quelqu'un, cibler ceux dont la Fondation BDA a besoin et gagner leur confiance», souligne pour sa part Mohamed Saleh, jusqu'à tout récemment chargé du projet à Kinshasa, la capitale de la RDC.

Parmi les complices africains de l'entrepreneure québécoise, il y a notamment les Jésuites. Ensemble, ils ont construit un laboratoire qui servira autant à la Fondation BDA qu'aux écoles jésuites: «Carole est intelligente et elle sait ce qu'elle veut, remarque le père économiste Michel Ntangu. Son projet a un énorme potentiel et nous tenons à notre partenariat avec la Fondation. Malgré les difficultés qu'elle a rencontrées jusqu'à présent, je lui demande de ne pas renoncer.»

**La persévérance n'est pas un luxe dans un contexte d'aide internationale.**

Ça peut en effet être tentant de baisser les bras quand la crise économique frappe fort et que vos partenaires se retirent. Ici, en RDC, le besoin d'argent est criant et Carole Robert s'épuise à en trouver: «Chaque pas qu'on franchit, c'est à l'arraché!» s'exclame-t-elle, exténuée. L'an dernier, par exemple, les cours organisés par la Fondation n'ont pas pu reprendre à la date prévue, faute de capital. En attendant, avec l'énergie du désespoir, Mohamed Saleh et Valérie Bouchard ont improvisé — en deux temps, trois mouvements — une école-entreprise gérée par les étudiants et qui produit

du kikalakasa et du moringa, deux plantes hautement nutritives. Cela dit, les participants en formation sont tout de même inquiets pour la suite des choses. Si M<sup>me</sup> Robert parvient à traverser cette phase critique due au ralentissement économique, elle aura pratiquement gagné son pari.

Heureusement, elle peut compter sur l'abbé Malu Malu, une personnalité importante en RDC. Président de la Commission électorale indépendante, il est aussi impliqué dans les activités de l'Université catholique du Graben à Butembo, au Nord-Kivu, une province de l'est du pays où l'esprit d'entreprise est plus développé. Or, le projet de Carole Robert a séduit l'abbé, qui lui a offert son appui. Ils uniront ainsi leurs forces pour faire des recherches plus poussées sur les plantes médicinales afin de mettre au point des procédés de transformation qui leur permettront de respecter les normes internationales de qualité. «Au bout du compte, nous aurons créé un modèle d'aide durable», résume l'entrepreneure, qui considère PharmAfrica et la Fondation BDA comme LE projet de sa vie, celui dans lequel elle a même investi toutes ses économies. «Je vous assure qu'elle y croit! s'exclame Valérie Bouchard. Ça fait déjà trois ans qu'elle y travaille bénévolement.»

À 52 ans, cette femme entière se dévoue corps et âme à sa mission en y intégrant toutes ses expériences passées. Comme si cela donnait un sens à ses études en commerce international, au cours d'infirmière qu'elle a jadis entrepris pour faire plaisir à ses parents ou à son vieux rêve d'enfant d'imiter un jour le D<sup>r</sup> Schweitzer. «Chose certaine, je n'aurais pas pu faire ça à 30 ans, c'est trop dur!» avoue-t-elle, en me gratifiant du regard le plus résolu du monde. ▼

**COUP DOUBLE**

En cette année 2010, proclamée Année internationale de la biodiversité par l'Organisation des Nations Unies, la Fondation Yves Rocher a doublement primé Carole Robert. D'abord, en lui décernant le premier prix du concours *Terre de femmes* pour le Canada, accompagné d'un chèque de 5000 euros, qui récompense les efforts déployés par les femmes pour la conservation de la nature. La Fondation lui a également attribué la Mention spéciale biodiversité végétale à l'échelle internationale lors d'une cérémonie à l'Institut de France, à Paris, le 8 mars dernier. Chapeau!